Le Décor de la vie

SUR LES BORDS DE LA LOIRE

Les itinéraires devraient être composés par des hommes qui auraient à la fois des clartés sur l'architecture, les sites et les monuments, les curiosités et les tentatives de leur époque, l'économie du pays, et seraient assez artistes pour mettre en valeur, par un jeu savant et alterné, cet énorme poids de la connaissance. Mes amis angevins en avaient imaginé un à mon intention pour chacune des journées que je devais passer parmi eux. Le premier commençait par la fête du Sacre d'Angers, que j'ai essayé de décrire (1). Il se continuait par Bouchemaine, où habite Charles Mauban, l'auteur d'un beau et hardi roman, *Les Feux du matin*; nous eûmes la chance d'y arriver au moment où la procession de la Fête-Dieu se trouvait devant le reposoir, frais comme une enluminure, que les habitants avaient disposé au bord de la Maine, dans un bouquet de saules. J'avais comme voisines, dans la foule, de bonnes vieilles qui portaient la coiffe angevine, en dentelle blanche, nouée d'un ruban blanc. Les coteaux où mûrit le raisin, Epiré, Savennières et son église romane qui passe pour être une des plus anciennes de la région, Béhuard, situé dans une île de la Loire, le pont suspendu qui la joint aux deux rives, les filets des pêcheurs d'aloses étendus en travers du fleuve, Rochefort-sur-Loire et son jeu de boules couvert, Saint-Florent-le-Vieil, Serrant jalonnaient cette première promenade.

De la terrasse de Saint-Florent-le-Vieil on découvre le panorama de la Loire; si l'on monte au sommet du tertre que meuble une colonne commémorant le passage de la duchesse de Berry, on aperçoit au bord le clocher du Petit-Liré, cher à Du Bellay; et si l'on pénètre dans l'église, on y admire le monument élevé par David d'Angers à la gloire de Bonchamps, chef vendéen, mort aux environs, le 18 octobre 1793. Sur le socle sont inscrits, avec cette date, les noms des batailles qu'il a gagnées : Thouars, Torfou, Saint-Florent. A ce dernier combat, où il fit cinq mille prisonniers, il fut blessé à mort. Il avait alors trente-trois ans. Le sculpteur a représenté le jeune héros au moment où, avant de mourir, le torse nu à l'antique, il se soulève sur son lit et, la main droite levée, aux doigts écartés, crie à ceux qui l'entourent : « Grâce aux prisonniers, Bonchamps mourant l'ordonne! » Parmi eux se trouvait le père du sculpteur, lui-même ornemaniste, auteur d'un autel de la patrie que l'on voit au musée d'Angers, ayant travaillé à des façades d'hôtels qui existent encore à Angers. En reconnaissance de ce geste généreux, son fils David d'Angers, qui cependant n'était pas un blanc, a élevé ce monument, son chef-d'œuvre.

Le deuxième itinéraire m'entraînerait également sur les bords de la Loire, non plus en aval, vers Nantes, mais en amont, vers Saumur et l'abbaye de Fontevrault. Presque au sortir d'Angers, on traverse Trélazé dont les carrières d'ardoises alimentent la couverture de tous les toits de la région. En cherchant bien dans la campagne, on trouverait encore quelques fendeurs d'ardoises à la main, abritant leurs pupitres derrière une claie de paille, le tue-vent.

La route suit la levée de terre qui met ce jardin de la France qu'est le val d'Anjou à l'abri des inondations du fleuve. Je me garderai bien d'évoquer, à propos de cette fertilité, la douceur angevine. Ce poncif a le don d'exaspérer M. Jacques Levron, archiviste du département. Mais sans quitter la digue, on perçoit nettement le passage d'un pays à un autre, rien qu'à la différence de la matière dont sont bâties les maisons. Jusqu'à un certain point, en effet, les moellons de schistes ardoisiers en ont fait les frais : d'où une teinte grise austère. Ici la « douceur angevine » se tempère de quelque austérité. Mais plus loin le moellon de tuffeau blanc des falaises de calcaire qui longent la Loire communique aux demeures plus de gaieté; le rosier grimpe sur les murailles; aussi bien vous êtes dans le Saumurois, les caves sont creusées à même la falaise, non en voûte, mais en linteau; à la place de la pierre, on a mis des barriques, cependant que la pierre extraite servait à bâtir les maisons.

César s'est permis de railler la mollesse des habitants. Selon M. Brunet, architecte du Saumurois, dont M. Mandaron est le décorateur et l'ensemblier, cette mollesse serait plutôt le fait de la pierre constituée par un aggloméré d'alluvions qu'on taille avec facilité, mais qui s'effrite au grand air et se tache en moins d'un an. M. Brunet reconnaît cependant qu'exposée au midi, elle prend des colorations qui rappellent celles du marbre. Certaines façades ont tant bu de soleil qu'il leur en est resté un peu de rouille claire, un peu d'or même. C'est le cas du château de Monsoreau, surtout de l'église de Cunod, qui, malgré son ancienneté — elle remonte au haut moyen âge, — s'est maintenue intacte jusqu'à nos jours. Quel maître d'œuvre a conçu, pour un village, ce chef-d'œuvre de l'architecture romane ? Quel artiste a su combiner le jeu savant de cette perspective volontairement accentuée par le rapprochement des colonnes et faire se succéder en une progression savante les divers systèmes de voûte en usage de son temps ? Il avait la modestie du prêtre qui dit la messe, pendant que j'erre sous les voûtes, et qui a su préserver son église paroissiale d'un excès fâcheux de dons trop généreux.

On y parvient en traversant la Loire sur un de ces ponts suspendus qui décidément conviennent bien à ce paysage. Les habitants du village des Rosiers, qui occupe la tête du pont, l'ont en effet fleuri de roses. Dans l'axe du pont la colline de Gennes propose son clocher à la perspective. Les vues que l'on a sur le fleuve, en amont ou en aval nous confirment dans l'idée que si quelqu'un par hasard demeurait insensible à la beauté de Versailles, le spectacle de ce chemin qui glisse sans bruit, emmenant le ciel entre une escorte de grands arbres, serait pour lui la meilleure des initiations à la pompe versaillaise.

C'est également d'un pont sur la Loire que l'on a le meilleur aperçu de la ville de Saumur. L'hôtel de ville gothique, sur le quai, le château sur la hauteur, les clochers de trois églises romanes, la coupole de Notre-Dame des-Ardilliers, qui contient une collection de tapisseries d'une fraîcheur insoupçonnée, toute l'archéologie de la ville se rassemble ici. Il faut chercher davantage pour trouver l'Ecole de cavalerie, dont l'ensemble architectural du dix-huitième siècle sert de fond au terrain de manœuvres. Ce que l'on voit à l'école est infiniment plus beau que le monument. On y recherche une beauté vivante qui, au moins autant que la beauté inerte des choses, intéresse le décor de la vie. Cultivée à ce point, l'équitation n'est pas une méthode pour monter à cheval, mais une sorte d'art hippique. Les écuyers du Cadre noir, ainsi que la plupart de leurs élèves, rejoignent par une tenue impeccable l'esthétique qui s'est retirée peu à peu de la vie contemporaine.

Ainsi que la plupart des villes de province, Saumur cache derrière une image simple des activités complexes. Je ne parle pas du vin, ni du père Cristal, à qui Clemenceau écrivait : « J'aime votre pays. Partout des jardins, des châteaux où l'air est si fin dans un ciel si lumineux. Un pays qui a de si bons vins ne peut avoir qu'une grande histoire et une vieille civilisation. » Certes, j'ai visité les caves du père Cristal, qui est mort, comme son vieil ami Clemenceau. Mais j'ai visité aussi une fabrique de médailles religieuses. Bien instructif, ce commerce, pour l'histoire des mœurs ! Par sa seule statistique, on observe qu'aujourd'hui la religion est en progrès dans les villes, mais en décadence dans les campagnes. Seule, une bonne petite persécution religieuse serait capable de ranimer les affaires languissantes. Le Canada, le Proche-Orient restent encore des marchés possibles, et le fabricant qui me montre son iconographie frappée me raconte en souriant l'histoire d'une brave Saumuroise qui, étant allée en Terre-Sainte, en rapporta pour lui une médaille; il l'examina et reconnut qu'elle provenait de ses ateliers. On dit communément à Saumur que les habitants font plus de chapelets qu'ils n'en disent. L'Encyclopédie les appelle des *patenôtriers;* ils travaillent aussi bien pour les musulmans que pour les catholiques. Seuls le nombre et la grosseur des grains diffèrent. Allah est grand !

L'industrie du vin en a déterminé une autre, celle des capsules qui recouvrent les bouchons. C'est Dupré qui les inventa en 1832. L'idée lui en vint comme il plaçait une timbale, ou un dé de Jacquet, sur une bouteille. Il cherchait à ce moment un bouchon hermétique pour une bouteille d'eau de Seltz. Mais l'industrie la plus remarquable de Saumur, la plus surprenante, celle que je m'attendais le moins à y trouver, est celle des masques, loups et dominos de carnaval. Elle y existe également depuis 1842; mais c'est M. César qui l'a portée au point de concurrencer les Allemands. Rien n'est étrange comme la vue de ces innombrables masques alignés sur les murs, animaux à calots, loups, yeux et papillons (articles riches), hommes politiques (article courant), vedettes de théâtre et de cinémas, masques pour enfants, vieilles femmes, série coloniale, masques dits à oreilles, masques de caractère, types de paysans et paysannes, pierrots, demi-visages et demi-nez, coiffures, moustaches, barbes et perruques, bonnets en jersey, masques à transformation (très utile par le temps qui court), colins-maillards, tout ce que l'homme peut imaginer pour se persuader qu'il n'est plus lui-même, mais son double, comme dans la princesse Brambilla des *Contes fantastiques* de Hoffmann, grimace dans cet atelier paisiblement installé sur la rive de la Loire. *Ave Cesar, morituri te salutant.* Par la suite, je visitai l'abbaye de Fontevrault, la petite église du village, au porche de bois, les bâtiments où les filles de Louis XV furent éduquées, la cuisine qui est une sorte de monument cheminée, je n'ai pas dit de cheminée monumentale, la lanterne des morts de l'ancien cimetière; mais les masques de César me poursuivaient de leurs grimaces. Ainsi la vie contemporaine nous arrache à nos songes.

LÉANDRE VAILLAT.

(1) Cf. le *Temps* du 3 juillet 1935.

AVANT LE RASSEMBLEMENT DU 14 JUILLET

Un appel du président de la fédération radicale socialiste de la Gironde

M. Jean Dellac, ancien député, président de la fédération girondine du parti radical et radical socialiste, adresse l'appel suivant :

Citoyens militants, radicaux et radicaux socialistes de la Gironde, devant la mobilisation des ligues fascistes, les expéditions punitives organisées par elles, les actes de violence, les tentatives d'assassinat, les sommations et les menaces insolentes à l'adresse du gouvernement, les hésitations et les faiblesses de ce dernier, vous avez mesuré la gravité du péril qui menace la République et les libertés démocratiques.

Les amis, les admirateurs de M. Doumergue, les La Rocque, les Taittinger, leurs alliés et leurs complices croient leur heure venue, et, par des manœuvres à la manière de Hitler, ils se préparent à prendre le pouvoir.

La division des républicains justifiait et permettait toutes les espérances des amis de la dictature et du fascisme.

Devant le danger, les défenseurs du régime se sont ressaisis, leur union est aujourd'hui réalisée. Chacun gardant ses convictions propres, sa doctrine, son idéal, tous défendront en commun ce bien commun, cette grande chose conquise par nos pères le 14 juillet 1789 : la liberté.

Le dimanche 14 juillet 1935, dans la matinée, à l'heure fixée par le comité d'organisation, les démocrates girondins réunis à Bordeaux feront le serment de faire échec au fascisme et de défendre la liberté.

Au conseil municipal de Lyon

On sait que la fédération radicale socialiste du Rhône a donné son adhésion au mouvement antifasciste, mais qu'elle a décidé de ne pas participer à la manifestation du 14 juillet et de s'en tenir, ce jour-là, à une démonstration autonome devant la statue de la République.

La même question vient de se poser devant le conseil municipal de Lyon. Aucune décision n'a été prise à ce sujet. Néanmoins, hors séance, il a été arrêté qu'une réunion des secrétaires des comités radicaux et radicaux socialistes des arrondissements de Lyon aura lieu avant la fin de la semaine. Elle aura pour objet l'adoption, s'il y a lieu, des mesures relatives à la manifestation républicaine autonome organisée par le parti radical et radical socialiste à Lyon le soir de la fête nationale.

LA SEMAINE DES NATIONS AMÉRICAINES

Un dîner en l'honneur de M. Jesse I. Straus

Hier, une grande manifestation d'amitié franco-américaine a eu lieu au Comité France-Amérique pour la clôture de la « Semaine des nations américaines », en présence de Mme Albert Lebrun, en l'honneur de l'ambassadeur des Etats-Uuis et de Mme Straus; un grand nombre de chefs de mission diplomatique et plus de cent cinquante hautes personnalités françaises et américaines assistaient au dîner qui leur était offert par le Comité France-Amérique, sous la présidence de M. et Mme Hanotaux.

Au dessert, des discours furent prononcés par MM. Gabriel Hanotaux, le gouverneur général Olivier, le sénateur Honnorat. L'ambassadeur des Etats-Unis, M. Jesse I. Straus, remercia ensuite le Comité France-Amérique de son accueil et rappela l'amitié traditionnelle qui unit nos deux pays.

S'adressant à Mme Albert Lebrun, M. Gabriel Hanotaux lui dit notamment :

Madame,

Lorsque le beau navire parti du Havre, ayant franchi les eaux de la Manche, déchira de sa puissante étrave les flots de l'Océan, vous eûtes le sentiment d'emporter vers l'Amérique quelque chose du génie et de l'âme de la France.

C'était le voyage qu'avaient fait Jacques Cartier et Champlain, La Fayette et Rochambeau, Chateaubriand et Tocqueville, et celui qu'ont accompli, en sens inverse, Franklin et Myron Herrick, le général Pershing et Lindbergh, le voyage qui unit les deux grandes démocraties installées sur les deux rivages, qui ne connaissent l'une de l'autre que des services et des bienfaits.

Nulle personne d'un rang tel que le vôtre ne l'avait accompli jusqu'ici, et l'accueil que vous a fait la terre occidentale sera inscrit à jamais dans les annales des deux pays.

Ce voyage aller et retour est devenu si essentiel qu'il se fait, pour ainsi dire, de lui-même. Dans cette maison où nous avons le grand honneur de vous recevoir, quelqu'un demandait à Lindbergh comment il avait pu se retrouver dans la brume avec ses appareils presque illisibles en raison de l'obscurité; il répondit : « J'ai volé comme un oiseau. »

Et les visiteurs de la *Normandie* savent, maintenant, que la traversée se poursuit dans sa ligne impeccable, par le seul travail des hélices. La nef aussi a volé comme un oiseau.

La *Normandie*... Comment oublier que ce nom est uni à l'un des grands faits de l'histoire moderne, au geste de Guillaume le Normand, saisissant de sa forte main la terre britannique et fondant la plus forte base de la civilisation occidentale; et comment oublier que les mêmes Normands, préludant à l'immense marée des croisades, ont reporté cette même civilisation jusqu'à ses sources, par la Méditerranée, vers la Grèce et le tombeau du Christ. Comment oublier que la persistance européenne sur le nouveau continent a dû ses origines aux navigateurs normands?

Vous avez porté en Amérique, madame, une carte, dessinée pour la deuxième fois, de l'empire français tel qu'il se constitua de l'embouchure du Saint-Laurent à l'embouchure du Mississipi sur la terre américaine. La France, qui a parcouru, la première, ses vastes espaces, a le droit de rappeler aussi que le geste qui achevait l'œuvre française sur le pays de la liberté fut accompli par Napoléon. Cette histoire s'était embarquée avec vous, madame, et les foules immenses qui vous accueillirent ont témoigné qu'elles n'avaient pas oublié ceux qui ne les ont pas oubliées.

Cette fidélité réciproque est inscrite dans le nom de la maison qui a l'honneur de vous recevoir aujourd'hui : France-Amérique, formule si simple qui, depuis bientôt trente ans, établit les liens nouveaux et chaque jour renforcés qui unissent la France au nouveau continent.

M. Gabriel Hanotaux, se tournant ensuite vers l'ambassadeur des Etats-Unis, lui dit :

Monsieur l'ambassadeur,

Cette nombreuse assemblée vous entoure pour vous dire à quel point nous vous sommes reconnaissants de tout ce que votre belle activité et votre vigilance efficace accomplit de jour en jour pour maintenir et développer ces relations, non seulement cordiales mais décisives, existant depuis de si longues années, entre les deux pays. Appuyé sur la si émouvante bonté de Mme Straus, vous vous êtes fait aimer à peine étiez-vous arrivés parmi nous; et ceux qui ont la conscience profonde du rôle qu'un grand ambassadeur peut remplir dans les circonstances actuelles ont vu bientôt que cet élan qui se portait vers vous n'était pas vain.

Ce voyage de la *Normandie*, d'un si puissant effet, a été accompli sous vos auspices; et voici, maintenant, quelques-unes de ces indiscrétions si désirables que nous devrons à une presse bien renseignée : nous apprenons que, par vous, des négociations de la plus haute importance sont engagées entre les deux diplomaties. Vous avez du premier coup mis le doigt sur la plaie, monsieur l'ambassadeur : un arrangement commercial qui abaisserait les obstacles d'un protectionnisme excessif et réglerait, en quelque sorte, certains malentendus, certaines incompréhensions éphémères, serait un coup de maître, non seulement au point de vue des relations entre les deux pays, mais au point de vue mondial : la crise a pour origine un abaissement des ressources dans tout l'univers mais aussi des mesures édictées sous l'empire d'une panique parfois spéculative. Votre coup d'œil d'homme d'affaires a saisi le mal et la sagesse de nos dirigeants se combine avec vos propres efforts pour arriver à un but qui serait le plus précieux des remèdes aux maux actuels en donnant le coup de cloche d'une reprise universelle.

NOUVELLES DU JOUR

A l'Elysée

Le président de la République a reçu, hier après-midi, le comte O'Kelly de Gallagh, ministre d'Irlande à Paris, qui lui a remis ses lettres de rappel.

M. Albert Lebrun a reçu également : Mgr Maglione, nonce du Saint-Siège; le maréchal Pétain, président du comité du monument Fayolle; le général Tang Che, attaché militaire de Chine à Paris, et M. Borrey; M. Henry Bérenger, sénateur, président du comité du tricentenaire du rattachement à la France des Antilles et de la Guyane, ainsi que M. Alcide Delmont, député; M. Léon Géraud, gouverneur honoraire des colonies.

A la présidence du Conseil

M. Pierre Laval, président du conseil, assisté de M. Cathala, ministre de l'agriculture, a reçu, hier, le bureau de la Confédération nationale des associations agricoles, présenté par M. Jules Gautier, président, et M. Augé-Laribé, secrétaire général.

Les enquêtes sur la suppression des cumuls

M. Pierre Laval, président du conseil, assisté de M. Marcel Régnier, ministre des finances, a reçu hier soir la commission chargée de la recherche et de la suppression des cumuls, ainsi que les quarante membres du conseil d'Etat et de l'inspection des finances, qui composent les missions de contrôle envoyées dans les départements.

M. Pierre Laval leur a indiqué les principes qui doivent les guider dans l'accomplissement de leur tâche et leur a demandé de rechercher les cumuls injustifiés avec toute l'énergie qu'exigent les circonstances actuelles. Il les a remerciés de la collaboration efficace qu'ils allaient apporter à l'œuvre entreprise par le gouvernement.

Les missions d'enquête partent dès aujourd'hui. Elles vont se livrer, dans chaque département, auprès des comptables du Trésor à une besogne d'investigation.

Elles auront la possibilité de se faire remettre par les différentes administrations les listes des personnes émargeant soit au budget de l'Etat, soit à celui du département ou d'une commune, soit encore à celui d'une régie.

Durant leur séjour dans un département, ces missions siégeront à la préfecture où toutes les réclamations pourront leur être adressées.

A propos de la revision des pensions

Les réformés et invalides par le fait ou à l'occasion de l'obligation du devoir militaire de la région de Bordeaux, réunis en assemblée générale, ont voté la résolution suivante :

Les invalides militaires hors guerre entendent dénoncer la campagne de basse démagogie qui s'exerce contre des infirmes, des impotents ou simplement des malades sans défense et à répondre à certaines informations ou démonstrations ayant pour objet de persuader le public de la nécessité de supprimer les pensions dites abusives. Les invalides hors guerre, dont l'invalidité a été reconnue imputable au service, déclarent que des légendes intéressées ne sauraient détruire la vérité proclamée par le droit strict, consacré lui-même par une justice élémentaire. Il ne suffit pas de parler des abus, mais il faut seulement définir l'abus s'il existe. Or, aucune définition de ce genre n'a jamais été fournie. Le critérium établi par la carte du combattant ne peut sérieusement ni équitablement constituer une base permettant d'affirmer pour les uns et de nier pour les autres le bien-fondé de la responsabilité de l'Etat.

M. Edouard Herriot à Lyon

Le conseil municipal de Lyon a ratifié le principe de la subvention annuelle que M. Herriot, au cours de l'inauguration du sanatorium universitaire de Saint-Hilaire-du-Touvet, avait promis de demander « pour satisfaire aux besoins intellectuels » des étudiants hospitalisés et qui, tout en se soignant, poursuivent leurs études.

Après la séance, M. Edouard Herriot a pris le train à destination de Paris afin d'assister, ce matin, au conseil des ministres.

Un discours de M. Chautemps à Blois

Dans un discours qu'il a prononcé à Blois, au banquet qui a suivi le congrès radical socialiste de Blois, M. Camille Chautemps, sénateur, ancien président du conseil, a exposé la situation politique actuelle et a défini l'attitude du parti radical et radical socialiste.

Evoquant la dernière crise ministérielle, M. Chautemps a dit notamment :

L'origine du cabinet actuel, sa raison d'être, qui se résume dans une lutte énergique, à l'aide des pleins pouvoirs, contre le déficit et le désordre monétaire, dictent aux élus radicaux leur attitude envers lui. Puisqu'ils lui ont permis par leurs votes d'entreprendre son expérience, ils ont le devoir de le laisser loyalement la poursuivre sans le harceler de critiques paralysantes qui seraient d'ailleurs vaines en l'absence des Chambres et ne pourraient avoir d'autre conséquence que de leur faire supporter la responsabilité d'un échec éventuel.

M. Camille Chautemps, en terminant, a parlé du rassemblement des républicains, projeté à l'occasion du 14 juillet et de l'attitude à adopter en face de l'action des ligues politiques.

A cet égard, a-t-il dit, la République s'est toujours montrée spécialement libérale et tolérante. Il n'est pas d'ailleurs question de porter atteinte à la libre propagande des idées et des partis. Quel est l'homme de gouvernement, le républicain qui pourrait admettre que la volonté populaire fût dominée par une minorité violente ? Aussi doit-on faire appel au bon sens du pays pour qu'il soit mis un terme sans luttes fratricides à de si folles entreprises.

Si, pourtant, leurs auteurs ne comprennent pas leur devoir, peut-on admettre que le pouvoir légal se soumette aux factieux? La majorité attendra-t-elle passivement dans l'indifférence ou, ce qui serait pis encore, dans la crainte d'être dépossédée par la force ? Nul n'oserait conseiller cette lâcheté. C'est au gouvernement, et à lui seul, qu'incombe le devoir de faire respecter la loi et de maintenir la paix civique.

Il lui suffira, pour cela, d'affirmer avec force sa résolution et de donner ouvertement aux défenseurs de l'ordre les moyens d'action nécessaires afin d'éviter qu'ils aient un jour à s'en servir.

Mais pour que le gouvernement agisse sans faiblesse, il faut qu'il ait le sentiment d'être soutenu dans l'accomplissement de son devoir par la volonté souveraine de l'immense majorité de la nation. C'est là la signification du grand rassemblement des républicains projeté à l'occasion du 14 juillet. Le parti radical socialiste a entendu garder toute sa liberté politique; il veut seulement, avec tous les autres républicains, en célébrant pacifiquement la fête nationale avec une ferveur renouvelée, signifier aux factieux que leurs entreprises se heurteront au rempart infranchissable du peuple de France, résolu à ne pas laisser porter une main sacrilège sur ses libertés.

A l'Alliance républicaine démocratique

Une réunion de femmes a eu lieu, à l'Alliance démocratique, rue des Pyramides, sous les auspices de la Jeunesse républicaine française, formation d'action de l'Alliance démocratique.

Des allocutions ont été prononcées par Mme Petit, déléguée à la propagande de la Jeunesse républicaine française; par Mme Foinant, membre du comité directeur de l'Alliance démocratique; M. Maurice Becuwe, secrétaire général de la Jeunesse républicaine française, et M. Gaston Morancé, président général.

Après discussion, il a été décidé de créer une « Ligue pour l'émancipation civile de la femme ». Un bureau provisoire qui a pour charge de préparer une réunion plénière en octobre a été formé, avec comme président M. Morancé; présidente, Mme Foinant; vice-prédent, M. Bertogne; vice-présidente, Mlle Cordelier; secrétaire générale, Mme Petit.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

En attendant la décision que prendra ce matin le conseil des ministres pour maintenir l'ordre public dans la journée du 14 juillet, les journaux reviennent une fois de plus sur l'agitation politique qui risque de compromettre l'œuvre de redressement financier entreprise par le gouvernement.

Dans l'*Ordre*, M. Emile Buré écrit que nous sommes « en pleine fièvre d'illégalisme » :

Si dans ce tumulte dictatorial, Pierre Laval est capable d'assainir les finances publiques, il méritera vraiment, avec notre reconnaissance, notre admiration. C'est à qui, chez nous, sèmera, au nom de l'ordre, le plus de désordre. Notre Troisième a des rides, les soins d'un institut de beauté lui seraient, certes, nécessaires, mais telle qu'elle est, je crains fort que, si nous la laissons assassiner nous ne la regrettions, nous ne nous disions, avant peu, ce qu'en exil a dit de la patrie le grand poète polonais Mickiewicz : « Ne peut t'apprécier que celui qui t'a perdue. » Ses adversaires me font peur, en effet, par le vide de leurs idées, la férocité de leurs passions et la mesquinerie de leurs ambitions, mais je ne me dissimule pas que, s'il est de la fatalité qu'elle succombe, ce sera en vain que je ferai appel au bon sens patriotique de ceux qui la pourraient encore sauver.

Les propos du colonel de La Rocque sont relevés dans plusieurs journaux de gauche. Le *Peuple*, notamment, écrit :

Que le colonel prenne position contre le peuple, et contre la démocratie, et contre les libertés, et contre le gouvernement lui-même, voilà qui ne saurait plus faire de doute pour personne. Qu'il prépare le renversement du régime est bien certain, puisque lui-même le proclame hautement. Qu'il se dispose à le renverser par des moyens de violence, donc illégaux, ne saurait être contesté. Voilà l'homme auquel M. Laval s'adresse, en sa fausse habileté, pour le prier de faire contrepoids à la manifestation républicaine du 14 juillet. Peut-on, avec plus de sottise, se mettre dans la gueule d'un loup qui n'aspire qu'à devenir sanglant?

Le *Journal des Débats* s'en prend, lui, aux radicaux :

Le destin les met face à face avec leur responsabilité, qui sera historiquement une des plus lourdes des annales parlementaires. Il les jette devant l'échéance, dont la venue leur semblait lointaine, et qui est là. Que feront-ils?

La nation, elle, a choisi. Elle sait que la spéculation est peu de chose dans les difficultés présentes, et que, comme nous le rappelions hier encore dans notre « Revue financière », le problème est surtout politique. La défaillance des radicaux est la cause principale du développement de ces ligues dont ils se plaignent. Quand un Etat ne défend plus la société dont il est le gardien, des pouvoirs nouveaux se forment. Les ligues représentent des forces au service de l'ordre. Les radicaux sont-ils au service de l'ordre ou du désordre?

La réponse à cette dernière question se trouve dans l'éditorial de l'*Ere nouvelle* où on lit ce passage :

Le pays, celui qui réfléchit, qui travaille, a réclamé un redressement financier, budgétaire, économique, dont, non seulement les agitateurs, les provocateurs s'avèrent incapables, — on vient de le voir, — mais auquel, encore, ils s'efforcent manifestement de faire obstacle.

Avec l'approbation et l'appui du Parlement largement informé, le gouvernement entreprend cette œuvre de redressement, que l'agitation des rassemblements politiques pourrait compromettre.

Cette agitation, d'où qu'elle vienne, va à l'encontre de la volonté du Parlement et du pays républicain que le Parlement représente.

Elle ne saurait se poursuivre qu'au mépris des règles démocratiques et au détriment des intérêts véritables du pays pour le seul profit de certains hommes qui, tout en vitupérant les politiciens, ne sont en fait que des politiciens et des démagogues, qu'ils soient d'extrême droite ou d'extrême gauche.

Elle ne doit pas être plus longtemps tolérée.

Variétés

LE PUBLIC DU PETIT-PALAIS

On doit rendre cette justice au public qu'on rencontre à l'exposition de l'Art italien, au Petit-Palais, qu'il est en majeure partie composé de gens de goût. Entendez par là que même dans l'expansion toute naturelle de ses sentiments d'admiration, il sait conserver un tact, une mesure qui témoignent de son respect pour les réactions intimes du voisin. Point de ces atterrantes bévues qu'on a accoutumé d'entendre dans la plupart des musées. Il règne ici une sorte de recueillement religieux, une atmosphère spirituelle qui vibre et qui s'élève. On contient le bruit de sa voix. On marche sur la pointe des pieds. Et quand une réflexion échappe, elle est rarement sotte.

Il y a de tout dans le flot incessant de cette foule : des amateurs d'art, des lettrés, des savants, des profanes, des étrangers, des Parisiens, des provinciaux, des vieux, des jeunes...

Les artistes se reconnaissent à leur air à la fois écrasé et béat. Auprès des toiles magistrales ils veulent le contact le plus étroit. Ainsi celui-ci, subjugué à tel point par la chair perlée de l'opulente Suzanne du Tintoret qu'il s'en meurtrit les intestins contre la barre d'appui sans écouter les admonestations répétées des gardiens.

Les érudits portent la barbe, et, au revers de leur veston, au moins la rosette. Ils froncent les sourcils. On sent en eux la vaste étendue, le solide équilibre du savoir. Hellénistes, historiens, juristes, l'art est une des facettes de leur culture et ils ne font devant cet ensemble inouï que mettre au point leurs souvenirs.

Les hommes de lettres observés ici sont d'allure distinguée et élégante. Portant le monocle, l'œillet à la boutonnière, on les voit, *cicerones* empressés, charmer de leur parole un peu précieuse de jolies femmes en rupture de maris, et ces *flirts* esthétiques ont le parfum léger d'une intrigue galante.

Pour les snobs, leur préoccupation essentielle consiste à être aperçus de tous. Leurs têtes, au milieu des groupes, tournent comme des totons, quêtant des yeux des reconnaissances, cherchant des identifications, happant au hasard de-ci de-là le nom d'un tableau ou d'un marbre afin de les citer négligemment quelques heures plus tard dans un dîner de gala.

Les femmes, elles, voyagent par compagnies. Elles sont les plus nombreuses et affectionnent particulièrement les visites dirigées par une conférencière. Le plus souvent elles se retrouvent à une ou deux amies, avant ou après le thé. Beaucoup parmi elles d'intellectuelles, la plupart de traits agréables et de mise coquette; quelques-unes aussi à l'aspect de dragon, binocle sur le nez, brandissant des bouquins ou couvrant de notes leur carnet.

Les visiteurs les plus attachants sont les étudiants. Qui saura jamais le degré d'influence des magiciens de la vie intérieure, Vinci, Giorgione, Titien, si superbement réunis en un seul lieu ici, sur la cire de leurs âmes juvéniles? Dans les regards qu'on croise, il y a la part du rêve et des aspirations éparses; déjà peut-être des vocations s'ébauchent, des idées confuses se précisent et s'orientent, pareilles à ces courants profonds qui se forment au sein des eaux...

Un assez grand nombre d'étrangers aussi, qui n'ont pas hésité à quitter leur pays pour venir admirer un ensemble de chefs-d'œuvre qui ne se retrouvera pas. L'Anglaise décharnée, à lunettes et appareil photographique, se porte beaucoup, de même que l'Allemand trapu à costume de coutil. Les uns et les autres sont armés du catalogue qu'ils épluchent sans arrêt. Leur index a une souplesse étonnante : il se tend, se recroqueville, tourne sur lui-même, soulignant en ce langage international les détails spécialement dignes d'attention.

Qu'on le veuille ou pas, il y a tout de même, dans la masse qui houle au bas des tableaux, des profanes. On les distingue à leur expression égarée : c'est trop pour eux. Ils préfèrent du reste circuler par troupeaux et on les rencontre parqués dans telle salle, tassés devant tel polyptyque, égaillés autour de telle statue. Parfois on accroche au passage de joyeux contrastes : une trogne de bouvier, une tête hirsute levant des yeux ahuris sur une délicate figure de la Renaissance.

Aux moments de détente, on ne peut s'empêcher de piquer çà et là les réflexions les plus amusantes.

« Elle est forte, celle-ci », confie un gros monsieur à son épouse, ajoutant : « Numéro 462 du catalogue, chérie. » Celle-ci, c'est la fameuse *Flora* du Titien, tout simplement. « Regarde la tête du vieux avec sa cuirasse, là-bas; quelle expression épatante! » dit une jeune femme à son amie en désignant le portrait de Stefano Colonna par Bronzino. « Ce type qui saute avec sa chemise, c'est tout à fait ça! » avoue ingénuement telle autre devant le saut capricant d'un berger de Rosso.

Ceux-ci sont catégoriques : « Giorgione est mort à 27 ans », affirme péremptoirement un homme à barbe. « Voici encore un Mantegna », assure un autre en présence d'une toile assez plate de Montagna.

Ceux-là enfin connaissent la technique : « Je suis de votre avis, mon cher, c'est un très beau nu, mais la tête est plus petite que le sein » — ou encore : « Cette carnation ! on la dirait peinte avec de la chair ! ».

Toutes ces confidences, d'ailleurs, se noient dans un chœur ravi. Ainsi cette femme murmurant avec une pointe d'émotion à son voisin : « Voyez-vous, ce qui m'enchante dans ces merveilles, c'est qu'elles parlent au cœur et à l'esprit. »

Le goût général se porte vers la peinture.

Les grands maîtres, on s'en doute, font recette. Il est plus curieux de noter rapidement au long

FEUILLETON DU *Temps*

DU 10 JUILLET 1935

LA MUSIQUE

A L'OPERA : Premières représentations de « Pantéa », poème symphonique en un acte de M. F. Malipiero, chorégraphie de Mme Suria Magito; représentation de gala de l'amitié franco-italienne, « Falstaff », opéra-bouffe en quatre actes d'Arrigo Boïto, d'après Shakespeare, musique de Verdi.

A L'OPERA-COMIQUE : Concert de danse par Mlle Spessivstzeva, « Psyché », mise en scène et chorégraphie de M. Michel Fokine, musique de César Franck, « le Lac des Cygnes », ballet de Marius Petipa et M. Georges Gué, musique de Tchaïkowsky, « Méphisto-Valse », mise en scène et chorégraphie de M. Michel Fokine, musique de Franz Liszt.

A L'ATHENEE : Concert de danse par Mme Madika et ses élèves.

Depuis un quart de siècle, les fêtes annuelles des ballets russes étaient entrées dans les usages et les modes de Paris. Elles se sont poursuivies après la mort de Diaghileff. Nos créateurs d'art, nos esthètes, nos amateurs mondains trouvaient dans les manifestations de cet ordre précieux leurs stimulants et leurs sentiments inspirateurs. Cette saison, il a fallu en rabattre. Les ballets russes de Monte-Carlo, les ballets russes de Mme Ida Rubinstein, les ballets russes de Mme Nijinska ont été dérobés à notre plaisir et à notre curiosité. Une compagnie de danseurs slaves, réunie hâtivement sur le théâtre des Variétés, n'a nullement répondu à notre attente.

Le directeur de l'Opéra a su combler le vide qui s'est fait. Avec une variété de moyens plus étendue et moins voyante que celle de Diaghileff, il a présenté une série de divertissements chorégraphiques inédits et qui ont produit le large effet voulu. Puisqu'il s'agit de danse, disons qu'il a procédé à pas plus sûrs que le mécène moscovite.

La semaine dernière, M. Jacques Rouché nous conviait encore à l'exécution d'un drame symphonique et chorégraphique d'une conception étrangement profonde : *Pantéa*, de M. Francesco Malipiero. Pendant quelques minutes, nous avons éprouvé comme un frémissement de tout notre être. Cette émotion provenait peut-être moins de la vision ténébreuse et trouble qui nous était offerte que de la musique du compositeur iambique et tourmenté, qu'on nous faisait entendre. Le public parisien a pu s'apercevoir que l'Italie contemporaine ne possède pas seulement la grossière littérature lyrique du vérisme, mais aussi une école de musiciens à la fois savants et audacieux et tels que les réclame l'âge présent.

M. Francesco Malipiero est, sans conteste, le plus marquant de ceux-là. Dès son début, alors qu'il subissait alternativement les influences de Wagner, de M. Richard Strauss et des véristes, perçait son originalité. Il ne prit vraiment conscience de sa mission qu'à la lueur des œuvres de Claude Debussy, de MM. Maurice Ravel et Igor Strawinsky, qu'il entendit à Paris en 1913. La même année, il obtenait quatre récompenses sur les cinq distribuées au concours national de musique de Rome. Au lieu d'adresser au comité une seule œuvre, comme l'exigeait le règlement du concours, il en avait envoyé cinq, sous des noms différents. Le jury couronna quatre de ces compositions : *Sinfonia del mare, Arione, Impressioni dal vero* et *Vendemmiale*, qui furent retenues pour êtres jouées aux concerts de l'Augusteo. Le lauréat astucieux et surchargé d'honneurs ne put s'empêcher de dévoiler publiquement la supercherie. Ce fut un beau tapage. Les médiocres et les envieux prirent haineusement parti contre le jeune maître vénitien. On ne lui pardonnait pas sa quadruple réussite. *Arione* fut accueilli avec des cris hostiles et le drame lyrique *Canossa* tomba à plat.

M. Malipiero ne s'arrête pas pour si peu dans son essor. Au courant des réformes de la musique avancée, il se plonge dans l'étude des vénérables textes des opéras vénitiens et romains du dix-septième siècle. En 1917, la deuxième série de ses *Impressioni dal vero* provoque encore de furieuses réactions dans le public. Nouvel échec quand, trois ans plus tard, *les Sept chansons* sont données à l'Opéra de Paris. Ce court drame, d'une imagination tout ensemble osée, bizarre et populaire, d'une sensibilité vibrante, ne peut être présenté qu'une seule fois. Le musicien semble s'être écarté de l'enseignement académique. En réalité, il a creusé jusqu'aux racines des plus lointaines traditions. Il a retrempé son expression personnelle dans les chefs-d'œuvre de ses compatriotes d'il y a deux siècles. Pour consolider ses particularités de conception, il a pris ses points d'appui auprès des vieux maîtres, qui s'illustrèrent autrefois à Venise, — dans sa ville natale.

M. Jacques Rouché a réparé un arriéré d'injustice en inscrivant au répertoire de l'Opéra *Pantéa*. C'est un mimodrame d'une tristesse ardente, écrit dans les derniers mois tragiques de la guerre. M. Malipiero venait d'être chassé de sa villa d'Asolo par l'avance des ennemis et avait été obligé de fuir jusqu'à Rome. Il y arriva épuisé, dénué de tout, épouvanté par le spectacle atroce qu'il avait entrevu. Il se remit au travail sous cette impression bouleversante.

Pantéa porte la marque de ces angoisses. Une femme, drapée dans une étoffe blanche, gît sur une plate-forme. Elle ne prête aucune attention à la tempête de feu qui s'est déchaînée sur le monde. Elle ne veut s'intéresser qu'aux chants de l'aurore. Elle s'en émeut et s'en réjouit. Une voix plus énergique prolonge sa cantilène. Pantéa ne songe plus qu'à ouvrir la porte de sa geôle étroite et surélevée. Elle s'épuise en vains efforts. Elle comprend qu'elle est prisonnière, comme tant d'autres, et s'écroule, désespérée. Elle est visitée par trois hallucinations : *la Montagne inaccessible*, *le Soleil* et *la Terreur*. Sous un orage traversé d'éclairs, Pantéa rêve qu'elle essaye d'arriver au sommet d'une montagne. Ensanglantée par ses chutes successives, elle atteint enfin la cime. Après avoir été enveloppée d'une clarté soudaine, elle retombe dans une ombre épaisse.

Maintenant, le soleil de midi illumine la chambre. Pantéa délire de joie. Elle danse éperdument pour célébrer la gloire de la lumière revenue. Un nouveau cauchemar la terrasse. Une nuit opaque couvre l'univers. Pantéa s'efforce d'échapper aux bourrades et aux coups qui la menacent de toutes parts. Elle s'abat, meurtrie.

Dans l'épilogue, nous la revoyons à genoux sur le plateau où elle était affalée au début. Magie du crépuscule. Des chants tendres montent dans le ciel apaisé du soir. Douée d'une force surnaturelle, Pantéa se jette une dernière fois sur la porte qu'elle finit par enfoncer. Elle ne découvre dehors que l'ombre de la mort. Résignée à son destin, elle exécute la danse de sa captivité et de son trépas et s'effondre, inanimée.

Pantéa est moins le symbole de l'humanité opprimée que l'image du propre esprit de M. Malipiero devant les horreurs de la guerre dont, quoi qu'il fasse, il ne peut se détacher. Cette méditation funèbre est commentée par une musique dramatique aux contrastes frappants. D'abord bariolée, dissonante, harcelante et comme vénéneuse, elle devient peu à peu ample, mélodieuse et convenue. Pour commencer, le compositeur s'est émancipé, s'est insurgé contre les règles apprises; il a combattu les préjugés. Puis il est rentré dans les voies toutes tracées et s'est laissé conduire par les principes rationnels communs. L'ouvrage est constitué par des éléments disparates, par des fragments. Il est parcouru d'une sève brûlante. Dans l'instrumentation, on observe un fouillis de subtilités. Les chœurs, d'un jet sincère, nous touchent par leur grave simplicité.

Sous les projections lumineuses de M. Klausz, Mme Suria Magito traduit avec puissance les égarements de Pantéa. On ne saurait parler ici de chorégraphie. Il s'agit uniquement d'une pantomime tragique. Drame de la vie intérieure que Mme Magito exprime avec des attitudes et des gestes étrangers à l'art saltatoire. M. Philippe Gaubert conduit l'orchestre en maestro exubérant. Grâce à son autorité, la musique conserve pendant tout le spectacle le principal rôle.

Pantéa, où ne fleurissent que les plantes noires de l'Erèbe, et où le flot symphonique semble naître d'une source boueuse pour s'enfler et se clarifier lentement, n'indique qu'une période de la production multiforme de M. Francesco Malipiero. Le compositeur érudit, bouillant et empanaché des *Trois comédies goldoniennes*, est actuellement loin de cette esquisse lyrique, fuligineuse, sinistre, hachée, et qui fait penser à certains tableaux de M. Maurice de Vlaminck. Initiateur et précurseur, il s'est essayé, en son pays, à une sorte de renaissance musicale. En adoptant les doctrines libérales de nos artistes modernes, en important en Italie leurs thèses séditieuses, il a créé et proposé à ses compatriotes des modèles neufs et rares. Aujourd'hui, il va se rattacher de prédilection à ses ancêtres vénitiens. Il est constamment en quête du mieux. Les courants du passé et du présent se confondent dans ses partitions récentes. Il pratique son art avec emportement et foi. Une pensée passionnée de renouvellement commande toutes ses entreprises. Par là se justifie la grande estime où il est tenu.

Si l'on y regarde de près, le libre système dont M. Francesco Malipiero se réclame dans *Pantéa* et *les Sept chansons* est comparable à celui qu'avait choisi Verdi pour *Falstaff*. N'est-il pas inutile d'élaborer un plan général et de relier les scènes entre elles? Il suffit que la musique se prête aux conditions successives de l'intrigue. Les épisodes et les morceaux peuvent être détachés, mais non dans la manière des airs de bravoure. Les premiers maîtres de l'opéra italien en avaient agi ainsi. Pourquoi ne pas avoir recours à leurs procédés simples et prompts, qu'on raccorderait avec les recherches modernes ?

On sait que la première représentation de *Falstaff* eut lieu à Milan, le 9 février 1893. Verdi était alors dans sa quatre-vingtième année. Il avait commencé d'écrire son opéra-bouffe à l'âge de soixante-seize ans. A cette station suprême de son existence, il rouvrait encore un ordre d'idées fécondes. Sa veine mélodique persistait. M. Arnaldo Bonaventura a justement dit que *Falstaff* « se déroule tout à fait comme une conversation musicale rapide, étincelante, éclatante ». Les pages saillantes du fameux opéra-bouffe ont été maintes fois analysées. Nous n'y reviendrons pas.

Bornons-nous à constater le succès remporté par le dernier chef-d'œuvre de Verdi à la soirée « d'amitié franco-italienne » organisée à l'Académie nationale de musique. M. Tullio Serafin a été l'animateur exaltant de toute la représentation. Il a remis dans son vrai jour cette musique alerte et riante. Il en a ressaisi le rythme sinueux et accéléré. M. Mariano Stabile a dessiné la figure rubiconde de Falstaff avec infiniment de soin et de distinction. Il a, en outre, un organe d'un beau timbre et une articulation irréprochable. M. Badini était un maître Ford spirituel et bien chantant. MM. Zagonara, Nessi, Lazzari interprétaient avec verve les autres rôles. Mmes Tassinari, Tellini, Cattaneo, et Meg Pape, chargées des rôles féminins, sont douées de jolies voix, savamment assouplies.

Mlle Olga Spessivtzeva, que nous avions applaudie à l'Opéra, est apparue pour un soir à la salle Favart. Elle est à l'opposé de Mme Suria Magito. Elle est une incomparable et palpitante virtuose de la danse classique. Elle mérite d'être fêtée comme l'héritière la plus directe d'Anna Pavlova.

Avouons que les deux nouveaux ballets où elle s'est montrée n'ajoutent rien à sa réputation. La musique que César Franck a écrite pour *Psyché* n'appelait nullement une traduction plastique. Le divertissement chorégraphique que M. Michel Fokine a brodé sur cette partition est d'une fadeur qui surprend. *Méphisto-Valse*, dont la chorégraphie est également due au célèbre maître de ballet de Diaghileff, n'est pas de meilleure qualité. L'art et le goût y manquent. Nous regrettons l'enchanteur qui a fait vivre à la scène les héros de *Shéhérazade*, de *Petrouchka* et de *Daphnis et Chloé*. M. Michel Fokine s'est-il si fâcheusement gâté la main en Amérique?

Mlle Olga Spessivtzeva reprend tous ses avantages dans quelques extraits capricieusement empruntés au *Lac des cygnes* de Tchaïkowsky. Sous la jupe duveteuse et empennée de la princesse, elle nous fait admirer sa plus pure technique. Il y a je ne sais quoi d'élégiaque et de nostalgique dans ses prouesses chorégraphiques. Avec un jeu de mots dont il s'excusait, André Levinson appelait Mlle Spessivtzeva « un roseau dansant ». La ballerine avait pour partenaire M. Oswalds Lemanis, qui ressemble plus à un athlète qu'à un danseur. Du moins, le public a eu la satisfaction d'acclamer l'un de nos plus grands chefs d'orchestre : M. Pierre Monteux.

Sur la scène de l'Athénée, d'où l'adorable *Tessa* a été exilée, Mme Madika et ses élèves Clara, Thaïs et Charlotte nous ont fait une pertinente démonstration de danse rythmique. Mme Madika est une jeune femme brune et taillée en force. Elle s'est pénétrée en perfection des méthodes d'Isadora Duncan et de M. Jaques Dalcroze. Il lui arrive même de s'abandonner avec un enthousiasme juvénile à ses propres impulsions et inspirations. Ses élèves miment avec fougue de courts poèmes plastiques. Elles obéissent hardiment aux suggestions de la musique. On dirait des bacchantes puériles et enivrées. Trop souvent leur danse semble plus proche du sport et de la gymnastique que de la chorégraphie, telle que nous l'entendons. Sous leurs tuniques courtes et légères et qui les voilent à peine, Clara, Thaïs et Charlotte nous font encore songer à des sœurs vigoureuses et turbulentes de « la Nymphe au cœur fidèle ».

Comme vous l'avez constaté, des tentatives ont été faites de droite et de gauche pour remplacer les manifestations annuelles des ballets russes qui avaient lieu à cette époque de l'année. Seul, l'Opéra s'est égalé, ces derniers mois, au souvenir laissé par les ballets russes. Osons dire qu'il l'a dépassé et fait oublier dans certaines circonstances.

HENRY MALHERBE.